



Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

53-2 | 2015

Les symboles et les choses

Études milliennes

Millian Studies

Vincent Guillin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3364>

DOI : 10.4000/ress.3364

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2015

Pagination : 245-258

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Vincent Guillin, « Études milliennes », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 53-2 | 2015, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3364> ; DOI : 10.4000/ress.3364

NOTE CRITIQUE

ÉTUDES MILLIENNES

Vincent Guillin (UQAM, Département de philosophie, Montréal)

Wendy DONNER et Richard FUMERTON, 2009, *Mill*, Oxford, Wiley-Blackwell, «Blackwell Great Minds», 212 p.

Dale E. MILLER, 2010, *J. S. Mill. Moral, Social and Political Thought*, Cambridge, Polity Press, «Classic Thinkers», 252 p.

Frederick ROSEN, 2013, *Mill*, Oxford, Oxford University Press, «Founders of Modern Political and Social Thought», 315 p.

Si est «classique» ce qui sert à «l'usage des classes», pour reprendre la formule de Taine (1868, p. iv), alors John Stuart Mill est récemment redevenu un classique du canon philosophique français. En effet, après un purgatoire de plusieurs décennies durant lequel la référence à l'œuvre de Mill avait quasi disparu du paysage intellectuel français¹, sa réapparition sur la liste des auteurs du programme de philosophie des classes terminales en 2003² et la mise de plusieurs de ses œuvres au concours de l'agrégation de philosophie³ – deux opérations «curriculaires» faussement banales quand on connaît la fonction encore aujourd'hui cruciale de légitimation symbolique de l'institution scolaire en France – marquent sans doute un regain d'intérêt pour les idées de ce penseur, qui ont aussi bénéficié d'une attention renouvelée pour les traditions utilitariste et libérale⁴. Malheureusement, un tel mouvement de redécouverte n'a pas encore suscité un renouveau substantiel des études milliennes de langue française, comme l'indique l'absence criante d'ouvrages introductifs à destination d'un public étudiant ou d'un lectorat cultivé qui permettraient de saisir dans toute sa richesse et son originalité la pensée de Mill.

1 Par exemple, entre 1940 à 2003, il ne semble y avoir eu que cinq thèses de doctorat françaises consacrées à Mill (trois en philosophie et deux en histoire de la littérature anglaise).

2 Le programme de 1973 ayant fait disparaître Mill de la liste des auteurs à étudier avec les élèves.

3 Les *Considerations on Representative Government* (1861) et le livre VI du *System of Logic* (1843), retenus pour l'épreuve orale d'anglais de l'agrégation externe de philosophie en 2008 et 2015.

4 Voir notamment Audard, 1999, 2009, et Ogien, 2007; ainsi que des numéros récents, dirigés par Catherine Audard, de *The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville* (2012) et de la *Revue internationale de philosophie* (2015), comptant respectivement trois et cinq contributions en français, de même qu'une livraison spéciale de la *Revue des études benthamiennes* (2008), comptant quatre contributions en français.

En l'absence de tels outils, on peut néanmoins se tourner vers des ouvrages provenant d'un champ culturel au sein duquel la place de Mill dans le Panthéon intellectuel est solidement établie. En effet, dans le monde anglophone, Mill est incontestablement reconnu comme un « grand » philosophe, dont les contributions ont été particulièrement importantes dans le domaine éthique et politique, à tel point que l'on peut encore aujourd'hui se revendiquer positivement de ses idées. Ainsi pourra-t-on se déclarer, sans risque d'anachronisme, « millien » si l'on défend des positions utilitariste, libérale ou féministe. Parallèlement à cette présence de la pensée de Mill dans les débats contemporains, il existe aussi, irrévocablement débitrice de l'entreprise éditoriale des *Collected Works of John Stuart Mill* (Mill, 1963-1991), une riche et vivante tradition de commentaire qui a permis de prendre la mesure de la dimension encyclopédique de l'œuvre de Mill (qui n'a, à cet égard, rien à envier à celles de ses quasi-contemporains Hegel, Comte, Marx ou Nietzsche), de réaliser l'étendue de sa puissance théorique, mais aussi, corollaire prévisible des deux avancées précédentes, de mettre au jour les possibles incohérences ou inconséquences d'une réflexion qui se voulait tout à la fois systématique et empiriquement fondée. D'où le défi qui s'impose à tout ouvrage visant à introduire à la pensée de Mill, et qui revient à tenter à la fois d'attester de l'actualité de ses positions dans le cadre des discussions contemporaines et d'en donner une présentation synoptique raisonnée et historiquement informée qui rende aussi bien raison de ses visées spéculatives que de ses engagements concrets. À cet égard, les trois ouvrages dont il est ici rendu compte constituent autant de tentatives sensiblement différentes, mais complémentaires et parfois convergentes, de s'acquitter d'une telle tâche.

L'étude de Donner et Fumerton (2009) est sans conteste celle qui offre la perspective la plus large sur l'œuvre de Mill – tout en ayant la pagination la plus modeste –, couvrant à la fois sa philosophie morale et politique (traitée par Donner) et sa logique, son épistémologie et sa métaphysique (prise en charge par Fumerton), les ouvrages de Miller (2010) et Rosen (2013) se concentrant eux sur la pensée morale, sociale et politique de Mill. En termes d'approche, Donner et Fumerton ainsi que Miller procèdent thématiquement en passant en revue les apports milliens aux différents champs de la discipline philosophique (éthique, méta-éthique, philosophie de l'éducation, philosophie politique, logique, épistémologie, métaphysique) ou en abordant des questions qui sont au cœur de la réflexion de Mill (celles de la liberté, de l'autonomie, de l'individualité, de la démocratie, de l'égalité des sexes, entre autres). Destinés à un public d'étudiants en philosophie, en science politique ou en sociologie dont les enseignements sont généralement structurés autour de problèmes classiques ou d'enjeux contemporains, les ouvrages de Donner et Fumerton et de Miller, optant pour une approche « présentiste », prennent le soin de situer les positions milliennes dans les débats actuels, tout en ne négligeant pas d'en rappeler la filiation ou le contexte dans lequel elles ont été élaborées. Rosen adopte lui une voie radicalement différente, qui identifie dans une idée force – celle

du développement du «caractère actif» –, une méthode spécifique – celle dite de la «réforme» –, et une certaine conception anthropologique – qui est l'objet propre de la science de la formation du caractère que Mill a baptisé du nom d'éthologie –, les clefs de lecture de l'œuvre millienne. Corollaire de cette hypothèse de lecture, Rosen s'intéresse d'abord aux textes «doctrinaux» de Mill (*le Système* et les *Principes d'économie politique* [1848]) pour ensuite interpréter à la lumière du cadre théorique qu'ils mettent en place les écrits plus «circonstanciels» que sont *De la liberté* (1859), les *Considérations*, *l'Utilitarisme* (1863), ou *L'Assujettissement des femmes* (1869), alors que d'ordinaire – et c'est en partie le cas chez Donner et Fumerton ainsi que chez Miller – on opère de la manière inverse. Ainsi chronologiquement orientée, l'analyse de Rosen insiste sur des questions d'héritage (notamment le rapport à Bentham, à propos duquel Rosen défend une thèse résolument anti-discontinuiste) ou d'influence (en particulier celle d'Auguste Comte), qui ne trouvent pas véritablement leur place chez les trois autres auteurs précités.

Sans conteste, c'est dans les champs de l'éthique et de la philosophie politique que la renommée de Mill est aujourd'hui la plus prégnante, et ce au double titre de représentant caractéristique de l'utilitarisme et du libéralisme⁵. Pour la philosophie morale, comme il le déclare dans *l'Utilitarisme*, Mill fait sienne la doctrine «qui accepte comme fondement de la morale le principe d'utilité ou du plus grand bonheur, [et qui] pose que les actions sont moralement bonnes dans la mesure où elles tendent à promouvoir le bonheur, moralement mauvaises dans la mesure où elles tendent à produire le contraire du bonheur», précisant d'une part que «par “bonheur” on entend le plaisir et l'absence de douleur; par “malheur”, la douleur ou la privation de plaisir», et, d'autre part, «que le plaisir et l'absence de douleur sont les seules choses désirables comme fins et que toutes les choses désirables [...] le sont soit en raison du plaisir qui leur est inhérent, soit comme moyens pour la promotion du plaisir et la prévention de la douleur» (Mill, 1998 [1863], p. 31-32). On a donc affaire ici à un eudémonisme (le but de l'action humaine est le bonheur) hédoniste (le bonheur, c'est le plaisir) et conséquentialiste (la valeur d'une action se mesure à sa capacité à engendrer des conséquences «heureuses» ou «malheureuses»). Or, comme l'expose Donner (Donner et Fumerton, 2009, ch. 2), l'utilitarisme millien se distingue à la fois par la portée qu'il attribue au principe d'utilité, par sa conception complexe du plaisir, et par la procédure d'estimation de la valeur des actions qu'il retient.

En effet, Donner souligne que le principe d'utilité, loin de se restreindre au domaine éthique, opère comme un critère général du bien et à ce titre gouverne l'ensemble du raisonnement pratique : comme l'affirmait le *Système*, «le principe général auquel toutes les règles de la pratique devraient être conformes, [...] le critérium par lequel elles

5 Pour cette raison, on ne s'attardera pas sur le traitement réservé à la dimension théorique de la philosophie de Mill dans Donner et Fumerton, 2009.

devraient être éprouvées est ce qui tend à procurer le bonheur du genre humain ou plutôt de tous les êtres sensibles; en d'autres termes, [...] promouvoir le bonheur est le principe fondamental de la Téléologie» (cité par Audard, 1999, t. 2, p. 68). Et c'est cette généralité qui va permettre à l'utilitarisme de se revendiquer comme «théorie de la vie sur laquelle [une] théorie de la moralité est fondée» (Mill, 1998 [1863], p. 32). En outre, Donner caractérise la forme d'hédonisme spécifique défendue par Mill qui, à la différence de sa version benthamienne, soutient que ce ne sont pas seulement les sensations simples de plaisir causées qui doivent être prise en compte dans l'évaluation des actions, mais bien aussi les états de conscience complexes et hétérogènes produits par les lois de l'association psychologique, et que cette évaluation ne doit pas seulement considérer la *quantité* (durée et intensité) mais la *qualité* (l'espèce ou la sorte, dira Mill) des expériences examinées, reconnaissant par là-même que «certaines espèces de plaisirs sont plus désirables et plus précieuses que d'autres» (*ibid.*, p. 34). Finalement, Donner précise la procédure d'évaluation de ce qui est désirable, qui repose sur l'expertise d'«agents compétents» (Donner et Fumerton, 2009, p. 18), disposant à la fois d'une familiarité suffisante avec les différents types de plaisir et des capacités intellectuelles requises pour les juger, c'est-à-dire les ordonner en fonction de leur valeur. Écartant l'objection qui voudrait que Mill se soit rendu coupable d'incohérence en intégrant la qualité comme critère de jugement (parce qu'elle préjuge de ce qui est véritablement en question, à savoir ce qui fait la valeur d'une expérience, et parce que, comme le dit Mill, alors que «lorsqu'on évalue toutes les autres choses, on considère la qualité tout autant que la quantité, il serait absurde que, pour les plaisirs, l'estimation soit censée ne dépendre que de la seule quantité» [Mill, 1998 [1863], p. 34]), Donner montre aussi comment l'objection dite du «pluralisme des valeurs» – d'autres choses, comme la vertu, la connaissance et la sagesse, seraient intrinsèquement désirables indépendamment de tout lien avec le plaisir – peut être désamorcée à l'aide d'une explication psychologique qui explicite le processus qui fait que la vertu par exemple, originellement désirée comme un moyen en vue du bonheur, devient par association une de ses composantes en elle-même désirable.

Concise et bien argumentée, l'exposition de Donner passe néanmoins sous silence un des points les plus problématiques de la philosophie morale de Mill, à savoir la tentative de prouver, au chapitre 4 de l'*Utilitarisme*, que la seule chose véritablement désirable comme fin est le bonheur. À cet égard, les chapitres 3 et 4 de Miller (2010) offre un complément bienvenu aux aperçus proposés par Donner, à la fois parce qu'ils éclairent des points que cette dernière n'aborde pas et parce qu'ils se structurent autour d'un aller-et-retour entre une présentation des positions du débat contemporain en éthique et méta-éthique et une tentative de traduction conceptuelle des positions qu'y pourrait occuper Mill. Ainsi, après avoir placé Mill dans le camp hédoniste et défendu une interprétation externaliste de sa conception du plaisir (trouver quelque chose d'agréable, ce n'est pas éprouver un sentiment spécifique et distinct présent dans toutes les expériences plaisantes, mais

adopter une attitude favorable à l'égard de ces expériences plaisantes, i.e. vouloir les répéter ou les faire durer), Miller va disséquer les différentes étapes du raisonnement de Mill – à savoir que 1) le bonheur est désirable comme une fin ; 2) que le bonheur général est désirable comme une fin ; et 3) que rien d'autre que le bonheur n'est désirable comme une fin. On se contentera ici de souligner deux points importants. D'une part, tout comme Donner, Miller insiste sur le rôle crucial de l'explication associationniste dans la démonstration que le bonheur est la seule fin véritable. D'autre part, Miller propose une interprétation très convaincante de la première composante de l'argument millien, en montrant que notre disposition à désirer le plaisir – qui est innée dans la mesure où elle est universellement partagée, primitive plutôt qu'acquise par l'expérience (même si, comme dans le cas de la vertu, on peut apprendre à trouver du plaisir dans des choses qui en sont initialement dépourvues), et irrésistible (même si nous sommes capables de ne pas agir selon nos désirs dans des circonstances particulières) – nous justifie à affirmer que nous savons intuitivement – ce qui est bien une forme de preuve, même si ce n'est pas une inférence – que le plaisir est désirable. Ce qui est marquant ici, c'est l'importance capitale des arguments psychologiques chez Mill – qu'ils dérivent de son héritage empiriste pour l'associationnisme ou, de façon plus surprenante, d'un emprunt à la théorie écossaise du sens commun dans le cas de la « preuve » de la désirabilité du plaisir (voir Miller, 2010, p. 16-18 et p. 43-44). Bien évidemment, une telle manière d'argumenter est étroitement solidaire des théories psychologiques sur lesquelles elle s'appuie : à défaut d'y souscrire, les démonstrations qu'elles étayent s'effondrent.

L'introduction du critère qualitatif dans l'évaluation des plaisirs conduit Mill à distinguer deux espèces de plaisir, « les purs plaisirs des sens » d'une part, et les « plaisirs de l'intellect, de la sensibilité et de l'imagination ainsi [que] ceux que procurent les sentiments moraux » (Mill, 1998 [1863], p. 33) de l'autre, et à déclarer que les seconds sont supérieurs aux premiers dans la mesure où, lorsque l'on compare les « modes de vie » dans lequel ils dominent respectivement, les agents compétents, « ceux qui connaissent bien l'un et l'autre mode de vie, et sont également capables de les apprécier et d'en tirer une satisfaction, accordent une préférence très marquée à celui qui fait appel à leur facultés nobles » (*ibid.*, p. 35). Comme y insiste Donner, ce verdict n'est pas l'apanage d'une « aristocratie axiologique » : égalitariste, la théorie millienne de la valeur tient que tout individu proprement socialisé et éduqué a le potentiel pour cultiver et jouir de ces plaisirs dits « supérieurs », le développement de soi devenant chez Mill à la fois un élément essentiel d'une vie bonne et la pré-condition nécessaire pour apprécier les espèces les plus précieuses de bonheur. Miller écarte quant à lui le spectre d'une conception exagérément « esthétisante » du bonheur, nous cantonnant aux seuls plaisirs raffinés de l'esprit et nous détournant radicalement des satisfactions charnelles ou communes, dans la mesure où « rien dans l'idée que nous serons plus heureux si nous combinons un mélange d'activités tout à fait différentes dans nos vies, activités qui donneront lieu à leur manière propre à

des plaisirs distinctement humains et stimuleront le flux d'adrénaline à différents degrés, n'est incompatible avec la doctrine des plaisirs supérieurs» (Miller, 2010, p. 63).

Donner et Miller sacrifient ensuite à un rite imposé par la littérature secondaire, qui vise à établir à quelle variété appartient l'utilitarisme millien : relève-t-il de l'utilitarisme de l'acte (la valeur morale d'une action donnée étant établie en fonction des conséquences qu'aura le fait d'accomplir cette action dans un ensemble de circonstances donné) ou de l'utilitarisme de la règle (une action étant jugée morale si elle se conforme à une règle dont l'adoption entraîne un accroissement du bonheur général net) ? Après avoir exposé, dans les termes du débat éthique contemporain, les caractéristiques de ces deux positions (Donner et Fumerton, 2009, p. 45-47 ; Miller, 2010, ch. 5), Donner et Miller s'efforcent, tout en soulignant la difficulté de l'exercice interprétatif, de montrer comment certains passages de Mill peuvent être invoqués en faveur de l'une ou l'autre variante de l'utilitarisme, et reconnaissent que l'interprétation la plus probante est celle qui voit en Mill un partisan de l'utilitarisme de la règle (Donner et Fumerton, 2009, ch. 3 ; Miller, 2010, ch. 6)⁶. Mais une telle analyse est aussi l'occasion d'insister sur une caractéristique cruciale de l'éthique millienne, également soulignée par Donner et Miller, à savoir l'idée que les individus disposent de droits fondamentaux liés à leurs intérêts vitaux (comme le droit à la sécurité ou au libre développement personnel), opposables à la société et que cette dernière devra protéger, qui ne peuvent en aucun cas être sacrifiés à la promotion d'autres intérêts triviaux ou moins importants. Ainsi, lorsque Mill déclare que les règles de la justice sont des « règles morales qui touchent de plus près aux conditions essentielles du bien-être humain et sont par suite plus rigoureusement obligatoires que toutes les autres règles pour la conduite de la vie » (Mill, 1998 [1863], p. 134), il récuse par avance les scénarios cauchemardesques qu'on a opposé à l'utilitarisme et dans lesquels les préférences ou les intérêts d'individus ou de minorités sont immolés sur l'autel du bien-être général.

Autre garantie contre la supposée tendance au « maximalisme » de l'utilitarisme, accusé de tenir pour moralement obligatoire la maximisation en toutes circonstances du bien-être, la philosophie pratique millienne, comme le rappelle Donner (Donner et Fumerton, 2009, p. 36-45), ménage une place centrale, dans le cadre de son architecture, à ce que le *Système* appelle l'« Art de la vie » (voir Audard, 1999, p. 58-69), c'est-à-dire à des considérations (relevant de la prudence ou du goût) qui contribuent au bonheur (comme l'efficacité ou la vertu) sans pour autant relever du jugement moral. Mill échappe ainsi, selon Donner, au travers qu'il identifiait chez Bentham ou Comte, et qui « consiste à traiter le point de vue moral sur nos actions et notre caractère [...] comme le seul possible » (Mill, 1998 [1838], p. 237), obsession qu'il dénoncera encore dans *De la liberté* comme la « volonté d'étendre les limites de ce que l'on peut appeler la police morale

6 Fumerton, dans les pages qu'il consacre à la méta-éthique millienne, soutient, contrairement à Donner, que Mill est « au fond, un utilitariste de l'acte » (Donner et Fumerton, 2009, p. 190).

jusqu'à ce qu'elle empiète sur la liberté la plus incontestablement légitime de l'individu » (Mill, 1990 [1859], p. 192). Reste que, de l'aveu même de Mill, « le point de vue moral » est « sans conteste le plus important » (Mill, 1998 [1838], p. 237), ce qui pousse Miller à lui attribuer un « rationalisme moral fort », qui conjugue la reconnaissance « qu'il existe des perspectives autres que celle de la moralité à partir de laquelle on peut évaluer les actions » et l'affirmation de « la primauté de la perspective morale » (Miller, 2010, p. 82), et à détailler la manière dont Mill envisageait la contribution positive que le réformateur-philosophe pouvait apporter à la rationalisation, à l'amélioration et à la diffusion du code moral satisfaisant au mieux aux exigences du principe d'utilité.

Pour le lecteur familier avec le type d'analyses menées par Donner et Miller, le choix revendiqué par Rosen (2013, p. 24) de ne pas s'enfermer dans ce qu'il estime être le carcan des discussions relatives à l'hédonisme, au conséquentialisme, à l'utilitarisme de l'acte ou de la règle, pourra sembler déroutant. En effet, ce n'est certainement pas dans son ouvrage que l'on trouvera les éléments permettant de situer précisément Mill dans le débat éthique contemporain, sauf à se contenter de l'affiliation vague à une « tradition épicurienne moderne » (*ibid.*) qui n'est pas à proprement parler thématisée dans le livre⁷. Mais ce serait là lui faire un faux procès, parce que son ambition est tout autre. En effet, nous dit Rosen, toute tentative pour caractériser, dans les termes de la discussion actuelle, la philosophie de Mill suppose un travail de reconstruction tel que l'on peut bien être allé au « cœur des questions cruciales de la philosophie morale et politique moderne dans une perspective millienne » sans avoir pour autant touché « au cœur de la pensée de Mill » (*ibid.*, p. 2). Or, le cœur du projet de Mill, c'est de « comprendre les processus, les interactions entre la personnalité individuelle et les forces extérieures qui conduisent au développement et à l'épanouissement complets des capacités et aptitudes, et par-dessus tout, au développement du "caractère actif" dans la société » (*ibid.*, p. 3).

Rosen nous propose ainsi un itinéraire qui, partant du *Système* et des *Principes* pour éclairer les autres textes de Mill, va commencer par exposer les présupposés philosophiques et anthropologiques de cette entreprise, qui repose sur une confiance résolue dans les vertus émancipatrices d'un rapport critique à nos opinions (attestée par la revendication d'un nécessaire « moment socratique » dans la vie de tout esprit ; voir *ibid.*, ch. 2), sur l'élaboration d'une méthode conciliant les aperçus complémentaires de théories qui s'opposent (comme Mill s'y emploie dans ces articles sur Bentham [1838] et Coleridge [1840], dans les chapitres sur la méthode des sciences morales du *Système*, et vingt plus tard, dans le 1^{er} chapitre des *Considérations* ; voir *ibid.*, ch. 3) et sur une certaine conception de la nature humaine et de sa malléabilité (thématisée par « l'éthologie » ; voir *ibid.*). Une fois ces préalables explicités, sont passés en revue les différents éléments qui vont contribuer à l'éclosion et à l'épanouissement du « caractère actif » visé par Mill, à commencer par une

7 Le lecteur est renvoyé à Rosen, 2003.

certaine conception de la liberté et de l'indépendance (*ibid.*, ch. 7) et des différentes institutions sociales et politiques qui vont plus ou moins en favoriser le développement (la démocratie représentative et le projet coopératif [*ibid.*, ch. 8]) ; les différents modes d'organisation du travail, en particulier ceux proposés par les théoriciens socialistes (*ibid.*, ch. 9) ; la propriété privée (*ibid.*, ch. 10) ; la justice distributive (*ibid.*, ch. 11) ; la religion (*ibid.*, ch. 12) ; la famille et les rapports entre les sexes (*ibid.*, ch. 13).

Navigant avec aisance entre les différentes strates des écrits de Mill, Rosen les éclaire d'une lumière vivifiante : on retiendra, entre autres, l'attention accordée aux stratégies rhétoriques retenues par Mill pour assurer une efficacité maximale à son message (par exemple dans *L'Assujettissement des femmes* ; Rosen, 2013, p. 232-237) ou l'examen très minutieux de son rapport aux penseurs socialistes et communistes dans les *Principes* et les *Chapitres sur le socialisme* [1879]. Mais tout n'est pas aussi convaincant, à commencer par cette invocation d'un « moment socratique » (Rosen, 2013, p. 36-40) conçu comme la prise de conscience d'une ignorance qui ouvrirait la voie à la recherche de la vérité entendue comme rapport critique aux opinions et qui conditionnerait l'activité de l'esprit dans un régime de libre discussion. À cet égard, on peut tout à fait reconnaître la place occupée par la figure socratique, la procédure de l'*elenchos* et l'exemple de la démocratie athénienne dans la pensée de cet « intoxiqué de Grèce » (dixit Bain) qu'était Mill⁸, et néanmoins douter d'une interprétation qui fait d'une expérience intellectuelle somme toute assez particulière la clef de l'excellence humaine dans les conditions de la modernité démocratique. Un constat similaire peut être opposé à la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée à la relation avec Auguste Comte. En effet, nul ne contestera le rôle, positif et négatif, que celui-ci a pu jouer dans l'évolution de la pensée sociale et politique de Mill, notamment du point de vue de la prise en compte de la dimension historique des phénomènes humains, de la méthode des « sciences morales », des bienfaits à attendre d'une religion de l'Humanité, ou des dangers inhérents à une moralisation complète de l'existence. Pour autant, une lecture attentive de la correspondance entre les deux philosophes ne permet pas d'affirmer, à l'instar de Rosen, que Mill y « cherchait uniquement un accord sur un certain nombre de questions pour établir son rôle de disciple » (*ibid.*, p. 13) : derrière son apparente soumission, il y a bien chez Mill une volonté affichée de montrer que les principes de la science sociale positive interdisent certaines conséquences pratiques que Comte entend en tirer, au premier chef sur la question de l'égalité des sexes (voir Guillin, 2009). Il ne suffit pas non plus de pointer dans la correspondance « la défiance de Mill à l'égard de sa propre œuvre et l'empressement à considérer la *Logique* comme une production temporaire » (Rosen, 2013, p. 12) : il aurait fallu s'interroger sur le sens à donner à une telle attitude – allégeance stratégique au positivisme comtien ? Symptôme d'un réel questionnement sur le statut des vérités théoriques et des procédés

8 Pour une analyse détaillée de l'héritage hellénistique chez Mill, voir Loizides, 2013 ; ainsi que Demetriou et Loizides, 2013.

logiques ? Et alors comment comprendre que Mill ait continué à publier des éditions révisées de son *Système* jusqu'en 1872 ? Et pourquoi se focaliser, pour expliquer la publication d'Auguste Comte et le positivisme (1865), sur le désir de Mill de se démarquer d'un philosophe « qui était peut-être fou » (Rosen, 2013, p. 13), alors que le tournant dogmatique de Comte en matière de politique et de morale, qui s'atteste véritablement après la fin de la correspondance (avec la parution du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, en 1848), et l'apparition d'un mouvement positiviste orthodoxe en Angleterre au cours des années 1850 (Dixon, 2008, ch. 2) semblent bien mieux rendre raison de cette prise de distance ? Finalement, on pourrait aussi relativiser la revendication d'originalité de Rosen, qui entend proposer une « nouvelle interprétation » de Mill (Rosen, 2013, p. 1) : si c'est la volonté de promouvoir le développement d'un « caractère actif » comme condition et élément du bonheur individuel et collectif qui doit nous guider dans notre lecture, alors on va voir que c'est là une perspective bien établie dans les études milliennes.

« Les hommes ne sont autorisés, individuellement ou collectivement, à entraver la liberté d'action de quiconque que pour assurer leur propre protection » (Mill, 1990 [1859], p. 74). Comme le remarquent Donner et Miller, ce « principe de non-nuisance » (Ogien, 2007, p. 216, n. 6) est en effet l'instrument au moyen duquel les individus vont pouvoir assurer leur bonheur, à la fois négativement – en assurant la protection de leurs intérêts les plus fondamentaux (la sécurité, le droit à une éducation satisfaisante, etc.) contre tout empiètement illégitime, même bien intentionné (le paternalisme) –, et positivement – la liberté de pensée et d'action ménagée par ce principe favorisant le développement des dispositions intellectuelles, morales et affectives que la doctrine des « plaisirs supérieurs » tient pour ingrédients essentiels de la félicité humaine (Donner et Fumerton, 2009, ch. 4 ; Miller, 2010, p. 7). Parce qu'elle encourage la pratique de la réflexion, l'exercice de l'autonomie et la culture de l'individualité, la liberté n'est pas seulement nécessaire au développement personnel des « caractères actifs », elle est aussi indispensable au bien-être collectif, tant parce que la libre discussion des opinions est la condition d'une recherche authentique de la vérité (« le fait de chercher la vérité et d'exercer ses capacités mentales sont profondément liés et se renforcent mutuellement » ; Donner et Fumerton 2009, p. 62), que parce que la volonté d'adopter un mode de vie nouveau ou différent contribue à l'avancement de la communauté (« en l'absence de ces modèles créatifs et originaux, la société court le risque de la stagnation et de la perpétuation de la médiocrité collective » ; *ibid.*, p. 67). À cet égard, un rapport critique à la tradition, antidote au dogmatisme et au conformisme, indique bien le type d'attitude qu'est censé promouvoir le principe de non-nuisance : comme le rappelle Miller, « la société idéale de Mill ne serait pas dépourvue de coutumes, mais ce serait une société dans laquelle les coutumes ne seraient jamais suivies de manière irréfléchie et dans laquelle le fait qu'un certain comportement soit coutumier ne serait jamais en soi considéré comme une raison pour forcer les gens à le suivre » (Miller, 2010, p. 138). Ce

faisant, affirme Donner, cette vision de l'autonomie comme questionnement actif des différentes conceptions du bien « ne sape pas le sentiment d'appartenance et l'interconnexion » dans la mesure où « les personnes sont en position de choisir leurs relations et leurs attachements avec conviction et de manière consciente, et que ceux-ci ont tendance à perdurer » (Donner et Fumerton, 2009, p. 71). Autrement dit, l'individualisme libéral ne conduit pas à l'atomisme sociologique.

Plus concrètement encore, le primat accordé à la formation et à l'expression d'un caractère actif fonctionne comme un point de référence dans l'évaluation des circonstances qui favorisent ou entravent le développement et la manifestation de cet élément clef de l'excellence humaine. D'où la centralité de la thématique de l'éducation dans l'œuvre de Mill (*ibid.*, ch. 5), éducation entendue à la fois au sens d'une socialisation qui encourage le développement des traits de caractère et des vertus morales nécessaires à une vie authentiquement heureuse, et d'une instruction destinée à cultiver les aptitudes mentales et intellectuelles requises par une existence conduite de manière réfléchie et autonome. Mais quelle forme alors donner à cette paradoxale éducation à la liberté ? Pour ce qui relève du premier aspect, Mill y réserve une « place notable à la culture des émotions et de l'imagination, ainsi qu'aux vertus émotionnelles de la compassion, de l'empathie et de la sensibilité à la souffrance d'autrui » (*ibid.*, p. 79), ce qui le rapproche, selon Donner, des préoccupations de l'éthique féministe du *care* (*ibid.*, p. 83). Quant à l'éducation au sens d'apprentissage, Mill est partisan d'un droit universel à l'éducation garanti par l'État – qui n'aurait certes pas le monopole de l'instruction, de peur de faire le lit du conformisme, et qui laisserait les parents libres d'opter pour la formule éducative de leur choix, tout en s'assurant par le biais d'examens publics que leurs enfants sont correctement instruits – et d'une éducation libérale incorporant arts et lettres, y compris dans les universités qui n'ont pas vocation « à former des juristes, des médecins ou des ingénieurs habiles, mais des êtres humains capables et cultivés » (Mill, cité dans *ibid.*, p. 86). Comme le résume Donner, la philosophie de l'éducation de Mill met sur pieds un programme « dans lequel les gens sont éduqués pendant l'enfance de sorte à développer leurs capacités humaines cognitives, émotionnelles et morales. À l'âge adulte, ce processus se poursuit sur le mode du développement personnel, au travers duquel la personne développe elle-même les capacités d'ordre supérieur que sont l'autonomie, l'individualité, la compassion et la sociabilité. Pour que ce processus se perpétue, le soutien d'institutions sociales et politiques diverses et variées et la participation à celles-ci sont des prérequis. Pour que ces capacités deviennent stables et habituelles, une pratique continue est nécessaire » (*ibid.*, p. 78). Or, cette pratique passe principalement par une implication active dans toute une myriade d'activités sociales, politiques, économiques et domestiques qui seront jugées à l'aune de leur pouvoir à susciter et stimuler le développement d'un caractère actif.

Ainsi en va-t-il de la sphère économique. Comme le rappelle Miller, dans un chapitre dédié à «l'économie politique normative millienne» (Miller, 2010, ch. 8), les jugements de Mill «sur les systèmes économiques se fondent plus sur les espèces de gens qu'ils tendent à façonner que sur la quantité de choses qu'ils produisent» (*ibid.*, p. 170). À ce titre, Mill se montre tout à fait critique de l'ordre capitaliste tel qu'il existe, à la fois parce qu'il empêche «la plus grande partie de la classe ouvrière» de «jouir de quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à une vie authentiquement heureuse» (*ibid.*, p. 156), et parce qu'il rend les classes possédantes égoïstes et superficielles, en nourrissant leur sentiment illégitime de supériorité. Pour autant, tout n'est pas à proscrire dans le capitalisme – Mill pense par exemple que même si la compétition économique rend les gens moins altruistes, ce travers est plus que compensé par sa tendance à stimuler leur énergie et leur inventivité –, et certaines réformes (du droit de tester, de la propriété foncière, ou de l'intéressement au profit) corrigeraient les vices qui affectent la distribution de la richesse dans le système existant. Quant à l'organisation du travail, Mill trouve dans certaines doctrines socialistes (celles de Fourier, notamment) et dans le modèle coopératif des outils potentiellement très efficaces non seulement pour améliorer la condition des masses laborieuses, mais aussi pour assurer la cohésion sociale : «si les travailleurs contrôlaient leurs propres entreprises, il n'existerait plus une classe d'employeurs qui seraient dans une position de domination qui les exposerait aux effets avilissants sur le caractère du pouvoir sur autrui. Pour les travailleurs, la nécessité de prendre des décisions à propos de la conduite de l'entreprise constituerait un exercice intellectuel inestimable, et le fait que ces décisions devraient être prises collectivement instillerait en eux l'habitude de prêter attention à ce que ressentent leurs collègues» (*ibid.*, p. 166). Alors que les classes laborieuses commençaient à faire valoir leurs revendications propres et au moment même où le «métier» devenait un élément essentiel de l'identité individuelle et sociale, Mill avait bien senti le potentiel civilisateur et de moralisateur du monde du travail.

De la même manière, Mill aborde sans concession l'institution domestique, conduisant «une analyse fine et terriblement révélatrice du pouvoir corrompu, de l'oppression, du despotisme et de la tyrannie régnant dans les relations entre les sexes et à l'intérieur de la famille» (Donner et Fumerton, ch. 7, p. 107). S'appuyant à la fois, dans *De l'Assujettissement des femmes*, sur le cadre théorique fourni par l'éthologie dans le *Système* et sur les principes avancés dans les *Principes*, *L'Utilitarisme* et *De la liberté*, Mill ne se contente pas en effet de diagnostiquer les déformations occasionnées par l'ordre patriarcal aux émotions et aux désirs des femmes, chez qui l'on cultive les vertus de soumission et de patience tout en empêchant le développement de leurs capacités de réflexion et d'initiative. Il souligne également les conséquences moralement délétères d'un tel traitement dans la sphère familiale, l'horizon éthique s'y bornant aux attachements domestiques, et dans la société, qui tolère en son sein l'existence d'un régime de relations humaines fondé sur la contrainte et la soumission. Mais il entend surtout revendiquer «une égalité

parfaite, sans privilège, ni pouvoir pour un sexe, comme sans incapacité pour l'autre » (Mill, 1992 [1869], p. 7), seule à même de permettre à l'humanité d'aspirer véritablement au bonheur, les femmes y disposant enfin des libertés nécessaires à leur épanouissement, les hommes y rompant définitivement avec l'exercice d'un pouvoir qui les déprave.

Finalement, si Mill se fait le défenseur de la démocratie représentative, c'est que ce type de régime constitutionnel, en plus d'offrir la meilleure protection aux intérêts fondamentaux des citoyens, est le plus apte « à accroître la somme des bonnes qualités chez ses gouvernés, collectivement et individuellement » (Mill, 2009, p. 38). Si Mill se déclare en faveur de l'extension du suffrage (à élargir aux classes ouvrières et aux femmes), de la représentation proportionnelle (qui fait entendre la voix des minorités), ou d'une forme élargie de décentralisation (notamment dans le cadre de la vie municipale et de l'administration de la justice), c'est parce que ces dispositifs garantissant les droits individuels et l'efficacité du gouvernement contribuent aussi, en impliquant les individus dans les divers processus de délibération, de décision et de gestion, à « la promotion de la vertu et de l'intelligence du peuple lui-même » (*ibid.*). « D'intenses débats publics, résume Donner, développent les vertus mentales et morales mais assurent aussi que collectivement nous faisons des choix de plus en plus avisés » (Donner et Fumerton, 2009, ch. 6, p. 92). Dans le registre politique donc, c'est la participation civique qui soutiendra le développement du caractère actif, ce qui conduit Mill à défendre des mesures surprenantes, comme le vote public, parce qu'à ses yeux, un tel dispositif « fournit aux citoyens qui pourraient manquer d'esprit public une incitation extérieure à voter comme une personne douée de sens civique et aide à insuffler un véritable esprit public » (Miller, 2010, ch. 9, p. 196).

Mais, comme le notent Donner et Miller, il existe aussi chez Mill une tension entre ce « principe de participation », qui met en avant l'impact sur le développement humain de l'implication et de l'action politiques, et un « principe de compétence », qui juge un gouvernement « à son degré d'aptitude à tirer avantage de la quantité des bonnes qualités qui peuvent exister à un moment donné pour les mettre au service des fins appropriées » (Mill, 2009, p. 38). Or, ce dernier principe trahirait chez Mill un penchant anti-égalitariste, attesté par sa croyance en l'existence d'une élite intellectuelle et morale (Miller, 2010, p. 176-180) dont la mission serait de lutter contre la « médiocrité collective » (Mill, 1990 [1859], p. 162), et qui lui ferait préconiser tout un ensemble de mesures visant à limiter l'influence de la majorité, comme le « vote pluriel » (i.e. l'attribution de votes supplémentaires aux individus les plus éduqués) ou la création d'une Commission législative formée d'experts (dont la vocation serait de faire les lois que le pouvoir législatif se contenterait d'approuver ou de rejeter). De telles dispositions sapent-elles l'authenticité de l'engagement démocratique de Mill ? Au moins deux manières s'offrent à nous pour récuser une telle mise en cause. On peut, comme Donner, soutenir que toutes ces dispositions « ont une portée limitée et sont clairement identifiées comme des mesures seulement temporaires », alors qu'« aucune restriction ne vient remettre

en cause l'attachement résolu de Mill au droit à un développement individuel pour tous» (Donner et Fumerton, 2009, p. 103). Ou on peut chercher à montrer comment ces mesures contribuent aussi à la promotion de l'excellence humaine : ainsi en irait-il du «vote pluriel», nous dit Miller, qui récuse l'idée que Mill y verrait une mesure transitoire, parce que, même si on arrivait à une situation où «tout le monde méritait le même nombre de votes», il pourrait tout à fait affirmer que ce système est «un moyen d'aider à inculquer le sentiment de l'importance de l'éducation et du développement à chaque génération nouvelle» (Miller, 2010, p. 189). Reste que Miller reconnaît certainement avec Donner que, si Mill «a pu hésiter sur les politiques et les stratégies particulières à adopter, son attachement aux fins essentielles visées par sa philosophie, la promotion du bien-être humain et l'épanouissement de tous les membres de la société, n'a jamais faibli» (Donner et Fumerton, 2009, p. 104).

Faute de place, il nous est impossible de rendre justice à la richesse et à l'originalité des contributions propres aux trois ouvrages ici recensés : on aurait ainsi voulu s'arrêter sur l'éthique environnementale de Mill (Donner et Fumerton, 2009, p. 8); on aurait aussi pu s'intéresser à la question de savoir dans quelle mesure le principe de non-nuisance autorise une société à exiger de ses membres qu'ils se portent positivement assistance les uns aux autres (Miller, 2010, ch. 7, p. 122-129); ou analyser la religion humaniste que Mill appelait de ses vœux (Rosen, 2013, ch. 13). On se contentera du conseil de lecture suivant : pour une vision globale et synthétique de la pensée de Mill, mieux vaut commencer par Donner et Fumerton ; pour une analyse plus détaillée, et parfois assez technique, des points clefs de l'éthique et de la politique millienne, il est préférable de se tourner vers Miller ; pour une approche hétérodoxe, et plus historique, de la pensée de Mill, il est possible de tirer profit – avec circonspection – de Rosen.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDARD C., 1999, *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*, 2 tomes, Paris, PUF.
- , 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard.
- DEMETRIOU K. et LOIZIDES A. (dir.), 2013, *John Stuart Mill. A British Socrates*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 280 p.
- DIXON T., 2008, *The Invention of Altruism: Making Moral Meanings in Victorian Britain*, Oxford, Oxford University Press.
- GUILLIN V., 2009, *Auguste Comte and John Stuart Mill on Sexual Equality*, Leiden & Boston, Brill.
- LOIZIDES A., 2013, *John Stuart Mill's Platonic Heritage: Happiness through Character*, Plymouth, Lexington Books, 274 p.

- MILL J.S., 1963-1991, *Collected Works of John Stuart Mill*, J.M. Robson (ed.), Toronto et London, University of Toronto Press, Routledge et Kegan, 33 vols.
- , 1990 (1859), *De la liberté*, trad. L. Lenglet; préf. P. Bouretz, Paris, Gallimard.
- , 1992 (1869), *De l'Assujettissement des femmes*, trad. É. Cazelles, Paris, Avatar.
- , 1998 (1863 et 1838), *L'Utilitarisme; Essai sur Bentham*, C. Audard et P. Thierry (éds), Paris, PUF.
- , 2009 (1861), *Considérations sur le gouvernement représentatif*, P. Savidan (éd.), Paris, Gallimard.
- OIGIEN R., 2007, *L'Éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Paris, Gallimard.
- Revue d'études benthamiennes*, 2008, «John Stuart Mill», 4.
- Revue internationale de philosophie*, 2015, «John Stuart Mill», 272-2.
- ROSEN F., 2003, *Classical Utilitarianism from Hume to Mill*, London, Routledge.
- TAINE H., 1868, *Les Philosophes classiques du XIX^e siècle en France*, Paris, Hachette.
- The Tocqueville Review / La Revue Tocqueville*, 2012, «John Stuart Mill aujourd'hui», 33-1.